

Rhapsodie à l'intérieur des marges de l'œuvre romanesque de Driss Chraïbi

Mustapha Bencheikh

Aucune langue n'est sans le concert des autres. Aucune culture, aucune civilisation n'atteint la plénitude sans relation aux autres.

Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau¹

La rencontre de civilisations, de cultures et de sociétés différentes a toujours donné lieu à des moments de tension, d'inquiétude et de doute. La différence peut rapprocher mais peut exclure également. Quand de surcroît cette rencontre est le résultat d'une histoire controversée, qu'elle s'est opérée dans un climat de conflit et de résistance, que l'une et l'autre parties se disputent une souveraineté, alors le vivre ensemble devient difficile et sa traduction en actes de vie, en paroles et en mots prend une dimension particulière.

Les littératures nationales nous offrent à cet égard des opportunités inouïes de connaissance de ces lieux de jointure où le bât blesse, mais où aussi se réalisent les plus fortes passions faites de haine, d'amour et de plaisir poussés jusqu'à l'extrême limite de leur intensité. On pourrait penser que notre millénaire s'est affranchi des clichés passés, que l'évolution des hommes et des connaissances a atténué les extrémismes, que ce que notre humanité offre en partage est bien plus important que ce qui nous divise. Mais ce serait compter sans la force de nuisance des idéologies qui alimentent nos politiques et qui nous font faire des bonds en arrière surprenants. Pas même les démocraties ne sont à l'abri de telles dérives ; que dire alors des États dont l'autoritarisme est avéré ? Pour comprendre les relations que les hommes tissent entre eux il faut se garder de penser un instant que l'on tient une vérité. Tout au plus avançons-nous avec la conviction que nous cherchons à savoir, à connaître les raisons de nos conflits, de nos incompréhensions pour partager les valeurs d'une humanité toujours à découvrir.

Alors le recours à l'histoire, à l'expérience humaine, à la lecture de nos comportements à travers les siècles viennent à la fois enrichir et complexifier notre recherche.

1. Glissant, Édouard, et Chamoiseau, Patrick, *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors la loi ?*, Paris, Éditions Galaade / Institut du Tout-Monde, 2007.

Les sciences humaines apportent leurs éclairages divers et variés et mettent en œuvre des notions qui portent des charges sémantiques et symboliques elles-mêmes parfois contradictoires, voire opposées. Dans les interstices des civilisations se jouent des rapports de force sur lesquels des pouvoirs constitués échafaudent des plans de domination intellectuelle et politique. Mais tout n'est pas noir ou blanc. Les sciences humaines aussi ont appris à mieux se définir, et dans la nuance n'en expriment pas moins parfois des points de vue discutables sous des dehors de reconnaissance de l'autre et de sa légitimité à être ce qu'il est. Mais tout ce qu'il est n'est pas nous et notre reconnaissance n'est rien d'autre qu'une tolérance acceptée pour un dessein hégémonique supérieur.

Pourtant, il y a également du vrai dans cet impossible vœu de rencontre naïve entre les cultures qui restent toujours par leur existence même des citadelles poreuses, peut-être, mais souvent jalouses d'elles-mêmes et enclines à repousser la différence. Dès lors, ces zones de rencontre deviennent des lieux d'effervescence, de passion et parfois de conflits ouverts. Elles délimitent des territoires, balisent des espaces, créent ou ne créent pas des seuils, tracent des frontières et tout en revendiquant la mobilité intellectuelle et l'intérêt pour l'autre fixent des limites au-delà desquelles toute transhumance devient suspecte.

La littérature marocaine de langue française née de l'histoire même de la rencontre de deux pays, la France et le Maroc, dans le cadre d'un Protectorat, a mis en relief certains aspects complexes de la politique culturelle française conduite au Maroc de 1912 à 1956. Forte de la doctrine des précurseurs coloniaux Joseph Chaillet-Bert² et Joseph Gallieni, et de l'expérience en Algérie et en Tunisie, la France au Maroc a opté pour l'administration indirecte traduite en mode de gouvernance par le Maréchal Lyautey. L'école a été le théâtre vivant du meilleur et du pire, et nous aimerions – en ce dixième anniversaire de la mort de Driss Chraïbi – revenir sur l'œuvre de cet écrivain marocain de langue française, produit d'une double culture à la fois chérie et contestée, et qui mieux que quiconque a su incarner, il y a déjà plus de soixante années, ce que les notions de seuil et de frontière linguistiques, culturelles et civilisationnelles, peuvent vouloir dire.

Dès les premières pages du *Passé simple* l'opposition Orient / Occident va se développer sous la forme d'une double paternité qui déchire Driss, le héros narrateur : « Je retrousse mon pantalon. Je défais ma cravate, l'attache à un clou. Seulement alors je peux prendre place sur le seddari³. » Ici, naturellement, c'est l'école qui est au centre de la contradiction. À l'école coranique placée sous la tutelle des hadiths et des dogmes, à sa pédagogie violente et agressive va s'opposer une école française au

2. Joseph Chaillet-Bert était un député français qui s'était directement intéressé aux problèmes de l'enseignement dans les colonies. Dès 1907, lorsqu'une des premières discussions concernant la Tunisie, en matière d'enseignement, s'était engagée, Chaillet-Bert dans un ordre du jour qu'il avait déposé s'était montré un fervent partisan « d'une politique d'association » avec la population tunisienne musulmane. Il était également l'auteur de Java et ses habitants publié aux éditions Colin en 1900. Dans ce livre il exposait sa doctrine en matière d'enseignement pour les Javanais. Joseph Gallieni, quant à lui, Maréchal à titre posthume, a marqué la politique coloniale française. Il est le théoricien de la doctrine de la « *tache d'huile* » et de la « *politique des races* ». « Toujours, écrivait-il, nous devons ménager le pays et les habitants, puisque celui-là est destiné à recevoir nos entreprises de colonisation et que ceux-ci seront nos principaux agents et collaborateurs ».

3. Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Paris, Denoël, 1954, p. 15.

maintien sans faille. Quitter l'école pour entrer dans la maison, c'est inéluctablement se trouver à l'intersection de deux voies :

Nous comprenons que tu sois vêtu à l'européenne a décrété un jour le Seigneur [titre dont est affublé le père du héros tout au long du roman]. En Jellaba et chéchia tu ferais au lycée, figure de chameau en plein pôle Nord. Seulement de retour ici, ne blesse pas nos yeux, pas de cravate, pas de pantalons longs, retrousse-les, jusqu'aux genoux, en golf, à la façon des Turcs⁴.

De l'école datent les premières angoisses psychologiques du héros, qui vont déterminer sa première fêlure. Ni tout à fait marocain, ni tout à fait habillé à l'européenne, très tôt, il sera ballotté entre deux mondes contradictoires, subissant les sarcasmes des uns et des autres, rejeté en partie par les uns et les autres. La maison du Seigneur est bourrée d'interdits et de tabous. Représentant de l'Islam c'est toute la société arabo-musulmane qui est mis au pied du mur. À chaque fois que le monde arabo-musulman apparaît, il est présenté comme un négatif du monde occidental. La femme chez Lamartine, la femme chez le Seigneur, l'école française, l'école coranique. Le parallèle entre les deux civilisations est sans cesse établi. Au professeur de l'école française correspond le fquih de l'école coranique, à l'architecture de l'établissement français, la boutique du fquih, aux cravates des enfants français, les pieds nus des enfants marocains. Des lieux opposés mais curieusement si complémentaires. Car il ne faut pas s'y méprendre, les oppositions chez Chraïbi peuvent être génératrices d'une certaine forme de tolérance et de compréhension. Le bilan strictement négatif qui semble se dégager de l'école coranique – « C'est ainsi qu'a commencé ma scolarité. Elle a duré quatre ans. Tout ce que j'ai appris en cet intervalle de temps tiendrait à peine sur un timbre-poste⁵ » – permet également de mettre en relief les ostracismes qui caractérisent les noyaux durs des civilisations.

C'est bien, en effet, par l'école et sa souffrance que commence l'irrésistible lutte contre tous les despotismes. Personne d'ailleurs n'est épargné et la fameuse dissertation « Liberté, Égalité, Fraternité » en témoigne. Passionnément et sans relâche, le héros interroge son sujet. Habité par cette trilogie, il en éprouve à la fois les séductions et les limites. Il est bien placé, lui, pour disserter sur ce sujet. Il a été confronté à la différence et la devise française est à ses yeux aussi une valeur universelle. Au nom de celle-ci il va s'interroger sur les cinq commandements de l'Islam et s'efforcer de démanteler la théocratie musulmane. En substituant le sujet désiré au sujet d'examen, le héros éprouve sa parfaite connaissance du discours occidental et de ses limites. Il met à l'épreuve du libéralisme ceux-là mêmes qui le lui ont enseigné mais en même temps, il montre son intérêt pour son pays, et sa religion ne le dispense pas d'un regard critique et d'une volonté de changement. Dans *Les Boucs*, l'opposition Orient / Occident ne passe plus par l'école. Ici l'écart est trop net, le combat inégal. Et comme toujours en pareille circonstance la violence est la règle générale :

Il a dû appeler Police-secours, donner un signalement précis de son voleur : Nord-Africain. On l'a certainement attrapé, le Nord-Africain, n'importe lequel,

4. *Ibid.*, p. 15.

5. Chraïbi, Driss, *Les Boucs*, Paris, Denoël, 1955, p.12

le premier qui a débouché du coin de la rue. Et le boucher s'est écrié : pas de doute, c'est bien lui ⁶.

Aux yeux du boucher l'amalgame est net : tous les Nord-Africains se confondent et tous sont des voleurs. Cette façon de casser toute forme d'individualité pour lui substituer un générique à la fois de reconnaissance et de rejet est le commencement de l'intolérance et de la xénophobie. Il s'agit en effet de raconter la souffrance des immigrés en France. Cette drôle de guerre que se livrent deux opposants ne repose sur rien. Pourquoi violence et mépris sont-ils les seules réactions constatées ? Pourtant une femme est là, à la croisée de ces deux mondes, dans la précarité de ce seuil, orpheline de l'un et de l'autre. Un enfant est né, métaphoriquement il est malade, sa vie est en danger. Au cœur de cette agitation, des refus, des exclusions de part et d'autre.

Le narrateur va encore plus loin et puise habilement dans les ressources de la langue : « Ils marchaient à la file indienne dans le matin brumeux... Et l'on se demandait ensuite comment on avait pu rire, si même le rire avait une valeur d'instinct ⁷. » En opposant deux pronoms ils/on, il pose clairement la question centrale de la confrontation des points de vue. Les deux forces qui composent le récit ont des statuts différents. L'une observe, l'autre passe, l'une est sujet, l'autre est objet. L'une juge, l'autre subit le jugement. Le narrateur va-t-il emprunter la vision du sujet « on » pour voir l'acteur « ils » et dans ce cas faire sienne une vision européocentriste à laquelle semble l'appartenir une culture conquise ? Nous sommes là au cœur des chevauchements culturels que l'école instille sans relâche et dont les contradictions peuvent à tout moment resurgir :

Cela fait dix ans que mon cerveau, arabe et pensant arabe, broie des concepts européens, d'une façon si absurde qu'il les transforme en fiel et que lui-même en est malade. Et s'il continue ce n'est pas, par un théorème d'adaptation, mais bien parce qu'à force de broyer de la sorte il s'est surchargé de méninges prolifères. Les seules adaptées au monde occidental ⁸.

Il faut pourtant se convaincre de l'idée que cette opposition Orient / Occident, qui semble tenir sa légitimité de l'Histoire, Chraïbi en incombe la responsabilité aux hommes et en un sens à l'ignorance. Dans *Succession ouverte*, il souligne dès les premières lignes la morosité qui s'empare du héros étranger en France : « Moi, l'étranger, pendant seize ans, j'avais pendant seize ans tenu bon ⁹ » ; « C'est dur de faire l'apprentissage de l'Europe ¹⁰ ». Le mot est lâché : « apprentissage ». Tout apprentissage n'est pas neutre, il agit sur l'intellect, il peut conduire à des déchirures, il peut au contraire favoriser le dialogue et établir des passerelles. Dans l'avion qui le ramène au Maroc, le héros est outré par l'arrogance d'un passager assis à côté de lui, comme il ne peut accepter l'hypocrisie d'un jeune homme, marocain, marié à une Européenne qu'il berce d'illusions. L'Orient et l'Occident sont alors mis dos à dos :

6. *Ibid.*, p. 25

7. *Ibid.*, p. 60.

8. *Ibid.*, p. 11.

9. *Ibid.*, p. 60.

10. Chraïbi, Driss, *Succession ouverte*, Paris, Denoël, 1962, p. 60.

Voici je suis entré dans des cathédrales et j'ai entendu, j'ai vu, j'ai vibré. Rien ne m'autorisait à communier, mais j'ai communié. Tu ne tueras point ! Et de l'autre côté de la mer, le Coran affirmant en toutes lettres, en langue arabe claire et intelligible : tuer un seul être humain, c'est tuer tout le genre humain. Alors, que signifient ces religions des lendemains qui chantent ? Le Christ, on le crucifie tous les jours. Quant à l'Islam, a-t-il jamais existé ?⁹

Il faut mettre l'Orient et l'Occident en harmonie avec leurs principes. Le héros de *Succession ouverte* est au centre de cette opposition. L'Europe lui appris le manie- ment des concepts mais a oublié l'homme. L'Orient prône le respect de l'homme mais s'applique à pratiquer le contraire. Dans cette confusion propre au cheminement dans les marges on y rencontre du mal être mais également une extraordinaire école de tolérance :

Et voici : j'étais issu de l'Orient et des traditions de l'Orient. J'avais été instruit et éduqué dans des écoles d'Occident. Et non seulement la greffe avait pris, mais l'arbre n'avait jamais donné autant de fruits. Je l'ai pris alors à deux bras et je suis parti vers cet Occident d'où venaient toutes sortes de greffes. Et voici : c'était comme si j'avais transporté avec moi tout un lambeau de terre, tout un monde. Et le monde vers lequel je me dirigeais m'a semblé froid, fermé et hostile. Comment dire ? Les fruits se sont desséchés sur l'arbre et, au bout de seize ans, je n'avais pas encore trouvé un seul petit lopin de terre où enterrer mon arbre mort depuis longtemps¹¹.

Dans les interstices des cultures, l'école éveille à la conscience, mais quelle conscience qui ne soit douloureuse ? *Succession ouverte* raconte cette conscience qui souffre mais qui dans sa souffrance même en appelle à l'espoir. Pourtant, comment ne pas être sensible à ces pages bouleversantes qui racontent l'arrivée au Maroc d'un couple mixte et de l'attitude d'un fils à l'égard de son propre père venu le chercher à l'aéroport avec son âne. C'est curieusement, l'épouse qui entreprend de ramener son mari à la raison :

Je ne sais peut être pas ce que je dis, mais je sais ce que je ressens. Et j'ai l'impression que tu me caches quelque chose. [...] Il semblait descendre du ciel, dit-elle, avec véhémence. S'il avait eu une voiture, il aurait écrasé l'accélérateur pour arriver longtemps avant nous. Mais il n'avait que son âge, et, si tu n'as pas vu galoper cet âne, c'est que tu ne voulais rien voir. Et il est venu de loin, pour toi, regarde-le, il est couvert de boue, il a eu si peur d'être en retard, je voudrais tant lui ressembler à ce vieux domestique¹².

Lorsque Chraïbi attire l'attention sur cette rencontre douloureuse entre les cultures et le phénomène qui guette le colonisé, décrit aussi bien par Fanon dans *Les Damnés de la terre*¹³ que par Memmi dans *Portrait d'un colonisé*¹⁴, les indépendances au

11. *Ibid.*, p. 180.

12. *Ibid.*, p. 51.

13. Fanon, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961.

14. Memmi, Albert, Paris, *Portrait d'un colonisé*, Buchet-Chastel, 1957.

Maghreb sont encore jeunes et une certaine élite a pu bénéficier d'une formation en Europe. Ni rejet, ni soumission ne sont de mise. Cette quête permanente du plus juste, du plus authentique est éprouvante et l'on cède parfois devant la facilité, car elle est simplificatrice et commode à la fois. Le retour au pays natal, depuis Césaire, est souvent une nouvelle expérience quand, ailleurs, on a cessé de vivre la comparaison avec ses séductions et ses désillusions.

L'écriture cependant peut trahir son auteur et derrière la contestation et la remise en cause laisser apparaître les marques culturelles d'une école qui a fait son travail. Lorsque le héros-narrateur décrit rapidement sa chambre, sa fidélité à des *topoi* préétablis, sa recherche de l'ornement montrent bien que cette description se développe à l'intérieur d'un dispositif culturel marqué :

Ma chambre était petite, carrée, à plafonds bas. Les murs étaient blancs, j'en aimais les meubles lourds et sombres, le cuir ridé des fauteuils, les bosses et les creux du divan, la vénérabilité des livres de la bibliothèque d'angle. Roche m'avait parlé de Londres, comme d'une bonne vieille ville où tout était maternel, bruits assourdis, façades endormies, brouillard indulgent, un peu Londres, ma chambre dans la maison brute du Seigneur¹⁵.

Il faut apprécier cette page de rédaction conforme aux exercices de rhétorique les plus élaborés des petites classes du lycée. Présentation d'ensemble d'abord, une couleur murale puis le parfait mariage de cette chambre avec l'univers rêvé d'un lieu de solitude que très probablement la lecture de certains classiques a engendré. Description ornementale qui casse l'originalité de l'effet personnel authentique pour lui substituer un cliché et des réminiscences de rhétorique scolaire enracinée dans l'appareil conceptuel du créateur. Le poids de l'appareil l'école refait surface et l'écriture n'échappe pas à son empreinte. C'est le tribut que l'appropriation d'une culture fait payer à la culture d'origine mais le risque en vaut la peine car ce que l'on appelle la culture de l'autre n'est rien de plus qu'une partie de notre humanité. Ni ma culture d'origine, ni ma culture conquise ne peuvent être enfermées dans des schémas manichéens. « On n'entre pas en littérature, écrivait Jamel-Eddine Bencheikh, pour vénérer, obéir et se taire, mais pour ouvrir les yeux sur le monde¹⁶. »

Ce propos relatif à un fait d'actualité peut résumer la réception critique de l'œuvre de Driss Chraïbi au Maroc. Il est vrai que dans les pays arabes la fiction est fichée. La littérature doit témoigner d'une réalité qui ne laisse que peu de place à la critique. La cabale du *Passé simple* est entrée dans la légende de la littérature maghrébine de langue française. *Les Boucs* à son tour a suscité de très vives réactions. Dans les deux cas on a reproché à l'écrivain d'aller fouiner dans ces lieux de rencontre, dans lesquels certains édifient leurs ostracismes.

Ainsi Chraïbi, il y a déjà plus de soixante ans, avait su mettre le doigt sur ces seuils invitant à sortir de la sidération pour aller vers une résilience constructive de l'existence des hommes. Il justifiait avant l'heure ce propos de Milan Kundera :

15. *Le passé simple*, op. cit., p. 114.

16. Bencheikh, Jamal-Eddine, *Le Monde* du 7 avril 1989.

L'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la carte de l'existence en découvrant telle ou telle possibilité¹⁷.

Depuis, d'autres plumes talentueuses ont su nous apprendre à franchir les frontières tout en reconnaissant leur existence. L'homme n'est pas à racine unique, et dans ce monde qui tente de capter et de comprendre ce que l'universel veut dire au moment où précisément des idéologies violentes développent la haine de l'autre, notre réflexion doit nous permettre de sortir de l'histoire légende pour aller vers l'histoire travail¹⁸.

17. Kundera, Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 61.

18. Voir Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, 1990.